

XAVIER DEUTSCH

UNE BELLE HISTOIRE D'AMOUR QUI FINIT BIEN

Extraits - roman

ROBERT LAFFONT

Je suis comme ça. Je regarde ce soir à la télé une enquête de l'inspecteur Barnaby avec ma femme, ce qui correspond d'assez près à l'image que je me fais du bonheur idéal, et la dernière chose au monde que je voudrais voir survenir, c'est une situation embarrassante, ou contrariante, ou bruyante, qui surgirait pour me contraindre à quitter le divan et l'épaule de ma femme. Dans la vie... J'ai quarante-deux ans, je n'ai pas encore atteint l'âge de pontifier, mais à l'occasion je ne suis pas mécontent de prendre la posture et de laisser entendre que je peux délivrer des vérités générales. Je suis capable d'aller jusqu'à prononcer : « Dans la vie... » en portant la main, l'index et le pouce écartés, sous le menton. Un peu comme les romanciers du microcosme qui posent, pour une postérité de six minutes, dans les galeries de portraits des revues littéraires. Je prends un air pénétré, je laisse aux points de suspension le temps de remplir leur office. Dans la vie... Et ça fait rire ma femme. Ma femme est très belle, surtout quand elle rit. Quand elle me regarde et qu'un mouvement de son torse fait se poser sa joue sur son épaule droite. Surtout si l'épaule est nue. Je ne sais rien de plus émouvant que la joue de ma femme sur son épaule lorsqu'elle sourit à m'entendre former des paroles qui ne sont pas de mon âge, et que ses yeux s'éclairent en me regardant parler. Dans la vie, j'ai horreur des situations embarrassantes, de celles qui vous coincent comme un renard dans un trou de ronces. Ça relève de la claustrophobie. Vous ne me verrez jamais garer mon automobile dans un parking fermé par une barrière : je n'ai aucune confiance envers les mécanismes électriques et l'idée de me trouver enfermé au quatrième sous-sol, ou même à l'air libre, par la faute d'un lecteur de piste magnétique atteint d'un mal étrange me révolte. J'ai horreur des situations embarrassantes, des barrières de parking et des gens qui disent : « J'ai horreur » sans discernement. Je comprends que l'on dise : « J'ai horreur de la mort s'il faut la subir trois cents mètres sous la terre, coincé dans un boyau de roche, à l'occasion d'une excursion spéléologique ayant mal tourné... » Rien au monde ne justifie

davantage d'être qualifié d'« horrible » ! Pour le vérifier sûrement, je porte mon doux regard - et ma femme le sien - sur les poils de mon avant-bras. Une perspective horrible n'est rien de moins qu'horripilante, au sens qu'elle fait se dresser les poils de vos avant-bras. Les voisins de ma mère sont des gens contrariants car ils pratiquent le djembé mais - je vérifie les poils de mon avant-bras - ils ne m'horripilent pas. Ce serait commettre un abus envers ces personnages d'affirmer qu'ils me font horreur : expression que ne se privent pourtant pas d'utiliser ma mère et, avec elle, la majorité de son voisinage. Il m'arrivait de les reprendre, mais j'y ai renoncé. Je n'étais pas suffisamment compris. L'idée de mourir coincé dans un boyau de roche, en ayant le visage plus bas que les pieds, tandis qu'inexorablement l'eau monte, m'horripile. Les voisins de ma mère me contrarient. Encore ne me contrarient-ils que de façon indirecte : je n'ai pas été personnellement la victime de leur tapage. Mais ils sont la cause des récriminations de ma mère, lesquelles me fatiguent. Dans le même ordre d'idée, le décès inopiné de ma petite fille m'étonnerait et me désolerait. Comprenez qu'il m'étonnerait dans le sens habituel où, une telle catastrophe ayant peu de risque d'avoir lieu dans un terme proche, elle revêtirait un caractère inattendu. Il m'étonnerait encore davantage si l'on sait que l'étonnement se réfère aux frappes du tonnerre et de la foudre. Jupiter étonne plus souvent qu'à son tour. Étonner et foudroyer sont deux synonymes. De même, je vous prie de considérer une steppe aride. Un seigneur barbare y a poussé de vastes incendies, ravageant le dernier de ces buissons opiniâtres qui se cramponnaient au sol sec. Il ne demeure, à trois cents lieues alentour, qu'un désert de cendres et de cailloux bleuâtres chahutés par le glacial vent du nord : voilà une steppe désolée. Qu'un de mes amis, parce qu'il n'est pas libre de me conduire chez mon concessionnaire afin de me permettre de récupérer mon automobile laissée à l'entretien, me dise : « Je suis désolé, Paul... », je le regarde avec une pitié profonde, je prends ses mains dans les miennes et je lui murmure de fortes paroles consolatrices. Allons, cela n'a rien de grave. Qu'il ne puisse pas me rendre ce modeste service est bien compréhensible et ne justifie pas qu'il se mette dans un état de désolation... Dans un tel cas, je m'attire le regard soucieux de mon ami, qui me demande alors : « Tu vas bien, Paul ? Tu n'es pas un peu fatigué ? Je suis étonné que... » Étonné ?? Mon Dieu ! Je le coupe. Désolé d'abord, puis étonné ! Mon pauvre ami... Dans la vie, je ne suis pas suffisamment

compris. Ce soir donc, alors que nous regardions une enquête de l'inspecteur Barnaby à la télé, j'ai laissé ma femme répondre au téléphone. En premier lieu parce que de manière générale je n'aime pas répondre au téléphone. En second lieu parce que je pressentais que l'appel venait de mon ami Achille. J'avais reçu de sa part, dans la journée, deux mails auxquels j'avais pris soin de ne pas donner suite, pour la raison qu'ils étaient rédigés de la façon suivante :

URGENT !!! Il faut que tu me rendes un service. C'est très important. Je ne peux pas t'en parler dans ce courriel. Je t'appellerai ce soir.

Il y a quelque chose de désagréable à recevoir un mail intitulé « URGENT !!! », de ce titre comminatoire en capitales, assorti de trois points d'exclamation. Si j'étais pompier et que je devais répondre aux appels téléphoniques, je serais plus enclin à envoyer le camion et la grande échelle aux clients qui s'expriment posément. La petite dame effarée qui hurlerait dans le cornet que « ÇA BRÛLE !!! », je la ferais lanterner un peu, j'attendrais qu'elle se calme. J'y passerais le temps nécessaire et, lorsque enfin elle maîtriserait ses émotions, je lui dirais : « Nous y sommes. À présent je vous écoute. À quelle adresse, dites-moi, l'incendie s'est-il déclaré ? »

Si j'étais pompier, je demanderais de ne pas être commis à la réception des appels téléphoniques. Première chose. J'ignore absolument d'où cela provient :

j'éprouve une bienveillance, un intérêt, peut être un commencement de fascination pour le dernier tiers du XIX^e siècle. Pour la France de Flaubert et de Maupassant. Peut-être fus-je un petit quincailleur normand, un garde forestier sur les terres d'un baron breton, dans une vie antérieure. Ma femme affirme avoir été tour à tour, et dans le désordre, une aristocrate de haut rang, une pute, un capitaine corsaire... C'est possible. Toujours est-il que j'aime le son des routes anciennes et ces voitures nommées « malles-poste » qui emportaient le courrier de Rouen vers Paris au trot des chevaux. Les malles-poste ne s'arrêtèrent pas au Havre : elles passèrent l'Atlantique et remplirent les mêmes fonctions entre New York et le Wyoming que celles qu'on leur assignait en France. Elles donnèrent à ce point satisfaction que personne, en Amérique, n'eut le souci de leur faire porter un autre nom ; à peine celui-ci fut-il approprié à la prononciation locale. Et la malle-poste, devenue *mail-post*, se couvrit d'honneur et de poussière sur les pistes du Nouveau Monde. Ne me tenez pas

rigueur de cette digression : j'aime faire, à l'occasion, les doigts sur le menton, mon petit professeur. Cela fait rire ma femme et je ne m'écarte point de mon sujet. Or donc le *mail-post*, issu de nos provinces, désigna le courrier postal aux États-Unis d'Amérique du Nord. Le jour où les messages électroniques firent la preuve de leur utilité, les Étasuniens ne cherchèrent pas en Arabie saoudite l'adéquate façon de les nommer : ils modifièrent à peine l'honorable *mail-post*, formèrent l'*e-mail*. Et ce beau mot de « malle », qui avait traversé l'Atlantique en bateau vers l'ouest, avait arpenté les routes et les cols, avait senti la sueur des chevaux, s'était fait de la couenne sous la cravache des postillons de la Wells & Fargo, retraversa l'océan, par satellite, et retrouva ses terres anciennes sous le son hâlé du vocable *mail*, que travestissait à peine l'accent yankee. Qui prétendrait me le faire abandonner, au bénéfice du pénible « courriel » ? Et voilà pourquoi, dès lors que mon ami Achille use de ce vocabulaire et m'écrit : « Je ne peux pas t'en parler dans ce courriel », je ne me sens pas encouragé à lui répondre. Deuxième chose. Dernière chose : les êtres humains se partagent en trois catégories, et j'appartiens à la deuxième. (Par parenthèse, je me surprends encore à énoncer une vérité générale appuyée sur un présent de l'indicatif, en me carrant le menton sous la main. Il faudrait que j'en parle à quelqu'un.) Partons de l'hypothèse suivante : on vous prie de prendre part à une réunion de travail qui se tiendra huit jours plus tard, à 20 heures. Votre présence n'y est pas indispensable, mais elle serait appréciée. Vous ne pouvez exciper de rien, d'aucun empêchement objectif, pour justifier votre absence. Vous

ouvrez votre agenda en suppliant le ciel d'y trouver une contrainte qui vous permettrait de répondre : « Quel dommage, le jeudi soir en question je dois me trouver à Compiègne. » voire à Stockholm. Rien de tout cela : vous êtes libre et cela ne vous arrange pas car le jeudi est le jour où l'on diffuse « Inspecteur Barnaby ». Confrontées à cette hypothèse, les personnes de la première catégorie répondent de ne pas compter sur elles lors de cette réunion. Elles n'allèguent aucun prétexte, ne s'alourdissent pas de savoir quel mal ou quel bien l'on pensera d'elles et regardent « Inspecteur Barnaby » d'un cœur léger. Je rêve de pouvoir un jour en arriver à me compter moi-même au rang de cette première catégorie. Les personnes appartenant à la deuxième catégorie tergiversent, éludent, atermoient. Elles pâlisent à la lecture de leur agenda lorsque celui-ci révèle que, le jeudi à 20 heures, rien ne les empêche formellement d'assister

à cette réunion. Dans leur esprit, « Inspecteur Barnaby » ne constitue pas une excuse susceptible d'être entendue valablement. Pour écarter le danger, elles recourent à des expédients provisoires : « Il faut que je vérifie. Je me demande si... Ah, peut-être que... Il faut que je demande à ma femme. »

Les personnes de cette catégorie répugnent à mentir. Elles savent que cela se voit. Si elles avancent : « Je dois être à Compiègne. Non, à Stockholm. Pour... », elles s'enferment. Elles établissent un échafaudage de justifications fictives qu'on ne leur demande pas de fournir et qui, par le fait même de leur énonciation, provoque la suspicion. Se dérober n'est pas chose facile, cela requiert de l'aplomb, de la pratique et du talent : seules les personnes de la première catégorie possèdent ces qualités. Les personnes de la deuxième catégorie font le mort, laissent répondre leur femme au téléphone afin de gagner du temps. Deux issues s'offrent à elles : soit elles assistent à cette réunion, le cœur gros, en ayant la tête ailleurs, du côté de la police judiciaire de Midsomer ; soit elles regardent « Inspecteur Barnaby », bourrelées d'un remords qui les éloigne d'y trouver le plaisir qu'elles en attendaient et prétextant, pour justifier leur absence à cette réunion, une migraine à laquelle elles savent que personne ne croira.

Les personnes appartenant à la troisième catégorie ne se posent pas autant de questions : elles indiquent « réunion » dans leur agenda à la date du jeudi et font le deuil de leur série télévisée. J'ai de la peine pour elles : de telles gens sont lâches, veules, faibles, et se privent des gaietés de l'existence. J'évite d'en faire mes amis. Tant que je m'essaie aux typologies, je me prends à penser qu'on peut très bien corrélérer l'amour des vérités générales avec l'usage du présent de l'indicatif. Les Français se délectent du présent de l'indicatif, ils le savourent, le prononcent à la façon de sucer un bonbon. Ils disent : « Le pélican est l'oiseau le plus remarquable » ou : « Les Turcs ont tort », ils prononcent des phrases sans appel et tournent le visage de côté. Le présent de l'indicatif identifie l'amour des vérités générales, une certaine vision du monde et la grandeur des nations. Il atteste du fait que les Français constituent un grand peuple. Les Belges s'expriment davantage en recourant au subjonctif, qui est le mode du doute et de l'opinion. Les Belges assortissent volontiers leurs formes verbales d'une négation. Ils disent : « Je ne crois pas que... » Que voulez-vous, à cette aune, que l'on fasse des Belges dans le concert des Nations ? Les Chinois s'expriment au futur simple. Les Palestiniens au conditionnel. Pour ma part, j'appartiens à la deuxième catégorie : celle des hommes qui négocient

malhabilement avec les orages et laissent répondre leur femme au téléphone. J'use des modes et des temps verbaux de manière variable, je reconnais avec humilité que le présent de l'indicatif est la prérogative d'une catégorie de personnes dont je ne suis pas membre. Et je n'élève des vérités générales que pour me divertir, pour faire apparaître sous mon regard une propension que je ne possède pas. Je dois être un peu trop subtil, pas suffisamment assertif. Si l'on comptait sur moi pour résoudre le conflit palestino-israélien, je crains que les bougres en aient pour mille ans de souffrance. Il se trouve que personne ne songe à chercher

conseil auprès de moi au sujet de ce délicat dossier, ce que je prends avec flegme, sang froid, égalité d'humeur. Pour en terminer avec les vérités générales,

avant d'en revenir à mon ami Achille, ma femme m'a fait observer très justement quelle différence fondamentale, bien au-delà du rapport à la maternité, à l'affectivité, aux hormones, oppose les membres femelles et mâles de l'humanité : c'est l'attitude en face d'un caillou par terre. Un homme et une femme se promènent sur un chemin en devisant de toutes les choses qui leur traversent l'esprit. Soudain, quelques pas devant eux, ils voient un honnête petit caillou sur le sol. La femme, tout occupée à dissenter sur la question de savoir si on peut lire *Le Voyage au bout de la nuit* en faisant abstraction de l'antisémitisme de Céline, ou à dénigrer le brushing de sa copine Josette, marche, ignore le caillou, passe sans le voir. L'homme, quand bien même il serait au milieu d'une tirade portant sur l'origine de la vie sur Terre, fera un écart et donnera un coup de pied dans le caillou. Rien ne réjouit davantage le cœur de l'homme qu'une belle trajectoire, nette, imposée à un caillou par le bout de son pied. Si j'ai laissé ma femme répondre au téléphone, c'est pour ça. Parce que j'appartiens à la deuxième catégorie. Parce que je pressentais qu'il s'agissait de mon ami Achille, en quoi j'ai eu raison. Et parce que je savais très bien que le service que mon ami Achille attendait que je lui rendisse relevait d'une situation embarrassante : une histoire de cul.